

**META, JOURNAL DES TRADUCTEURS**  
**Volume 61, n° 1, mai 2016**  
**« DES ZONES D'INCERTITUDES EN TRADUCTION »**  
**Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu (dir.)**  
**Les Presses de l'Université de Montréal, 250p.**

**Daniela HĂISAN<sup>1</sup>**

Le premier numéro de la revue *Meta* à paraître en 2016 fut un numéro thématique, issu lui-même du colloque *Des zones d'incertitudes en traduction* coorganisé par Christian Balliu, Lance Hewson et Nicolas Froeliger, à Bruxelles, Genève et Paris, au titre de la sixième édition de la *Traductologie de plein champ*. On y voit déjà, en surface ou en profondeur, toute une série « fatidique » de triades : trois organisateurs (et co-éditeurs des actes) du colloque ; trois villes européennes ; trois types de textes envisagés (littérature, sciences humaines, discours spécialisé) ; trois perspectives, au moins (traductologique, didactique, statistique) sur un sujet inouï, sinon carrément « dangereux ». Mais les triptyques et les multiples de trois, quasi-omniprésents, ne sont qu'un effet secondaire, potentiellement aléatoire, de tout projet innovateur qui embrasse avec témérité une terre très peu ou pas connue.

Situé sous le signe d'une dichotomie (*certitude / incertitude*) plutôt que sous le signe du doute (comme apparemment le suggère une citation de Friedrich Nietzsche de la quatrième de couverture : « Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou... »), ce volume est profondément philosophique. Globalement, l'incertitude est vue avec beaucoup de confiance ; non pas comme une menace mais comme un défi qu'il faut vivre avec et qu'il faut maîtriser. Après tout, douter n'est pas forcément le pire ; au contraire, c'est le doute qui, comme un véritable catalyseur d'idées, nous fait avancer.

Les treize contributions et les six comptes rendus qui composent le numéro dont on parle constituent une matière extrêmement dense, complexe et variée. Les premières pièces de cet ensemble, signées par Nicolas Froeliger et respectivement par Lance Hewson, ont les deux l'air de préambule et font les deux l'éloge de l'incertitude. Dans sa Présentation qu'il intitule *Quelques incertitudes sur l'incertitude*, Nicolas Froeliger montre que l'ambiguïté, sujet ancestral, est un paramètre intrinsèque de toute (activité de) traduction, c'est pourquoi le traducteur a naturellement tendance de lutter contre l'incertitude (par sa formation, par recherche etc.). D'autre part, dit-il, « ce qui fait finalement tenir les textes et les sociétés ensemble, ce ne sont pas les blocs de certitudes – que les interstices où viennent se couler la subjectivité, la nouveauté, la divergence, la créativité » (p. 5).

Lance Hewson, à son tour (*Les incertitudes du traduire*) reprend

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie, daniella.haisan@gmail.com.

cette idée du doute comme valeur fondamentale de la traduction et offre une cartographie des incertitudes qui peuvent se manifester tout au long de l'opération traduisante (en amont et en aval de l'acte traductif). Hewson déplore l'absence de l'incertitude de la grande majorité des réflexions traductologiques (p. 13) et fait un premier pas à combler cette regrettable lacune par son inventaire systématique des incertitudes. Le donneur d'ouvrage, qui formule une commande de traduction, constitue le point de départ de sa réflexion ; puis, le deuxième volet de la cartographie, traitant de l'interprétation du texte source, se répartit en trois sous-parties : la problématique de la lecture-interprétation, la spécificité du double regard du traducteur, et l'auteur et son « vouloir-dire ». Le troisième volet, intitulé « projections vers la cible », porte sur les incertitudes du *skopos*, du rôle de l'*editor*, et de l'encadrement du destinataire. Enfin, la quatrième et dernière section concerne l'acte de traduction proprement dit. Cet article anthologique, qui propose une analyse extrêmement lucide et pertinente d'un état des lieux en traductologie, aboutit à la conclusion que l'incertitude devrait être intégrée parmi les champs d'intérêt de la traductologie et considérée dorénavant comme un atout qui permet au traducteur de rester en état de vigilance.

Ces deux contributions enrichissantes, qui regardent la question de l'incertitude de manière globale, sont suivies d'une série d'articles qui traitent de tel ou tel aspect particulier du doute dans le domaine de la traduction / traductologie. Christiane Nord, par exemple, se situe comme d'habitude du côté fonctionnaliste. Dans son ouvrage, *Skopos and (Un)certainty: How Functional Translators Deal with Doubt*, elle part du postulat que la traduction est un processus de prise de décisions, formé d'étapes dont chacune comporte une part d'incertitude et montre le fait qu'une procédure descendante (du cahier de charge du traducteur vers le niveau des normes et conventions culturelles, puis aux niveaux de la langue, du contexte et, finalement, aux préférences personnelles du traducteur) pourrait permettre de réduire cette incertitude dans une certaine mesure. L'article repose sur un corpus d'exemples tirés d'un travail psychanalytique (*Les enfants de Jocaste* de Christiane Olivier, publié en 1980 et traduit en anglais par George Craig et en allemand par Siegfried Reinke en 1989) et sur une opposition binaire proposée antérieurement par Nord qui a fait carrière (*traduction documentaire / traduction instrumentale*, avec sous-catégories : la traduction *documentaire* peut être interlinéaire, littérale, philologique ou exoticiante ; la traduction *instrumentale* peut être équifonctionnelle, hétérofonctionnelle ou homologue). L'incertitude est scrutée tour à tour dans ses rapports avec la pragmatique, la culture, le texte, le syntagme, le mot et la conclusion en est qu'un bon moyen de gérer le doute est de l'internaliser de très tôt dans notre formation de traducteurs.

Dans son article, *Traduire les sciences humaines. Auteur, traducteur et incertitudes*, Michèle Leclerc-Olive utilise deux propositions théoriques : la distinction entre *concept thématique* et *concept opératoire*, introduite par Eugen Fink, d'une part, et la distinction entre *incertitude-nuance* et *incertitude-alternative* qui vient

de la philosophie de Paléaioire, d'autre part. À son avis, l'incertitude, en tant que catégorie philosophique, est le plus souvent traitée comme un concept opératoire non-thématisé. Si généralement « [l]es traductions sont datées, comme les mises en scène d'une pièce de théâtre » (p. 44), le cas du traduire les sciences humaines est d'autant plus problématique parce que ce type particulier de traduction n'a ni la liberté partielle de la traduction littéraire ni le caractère parfois obligatoire de la traduction dans les sciences de la nature et les disciplines formelles (qui suppose s'appuyer sur des glossaires et d'autres outils de travail). Michèle Leclerc-Olive se préoccupe aussi de la fonction auctoriale du traducteur (qui se trouve dans une relation de complémentarité avec celle de l'auteur) et de la responsabilité scientifique qui en découle.

« ...*Ce que je ne doute* » : *traduire à la Renaissance*, par Véronique Duché-Gavet, examine la posture des traducteurs dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle en analysant leur discours sur la traduction (les notes du traducteur) tout comme leurs productions. Les zones d'incertitude qui jalonnent le parcours des traducteurs de la Renaissance sont assez nombreuses (d'ordre matériel, textuel, pragmatique, linguistique, culturel, politique, commercial). Une première difficulté tenait du genre même de la traduction qui, à l'époque visée, se trouvait dans la proximité bouleversante de l'imitation, de la paraphrase ou de l'adaptation. D'autres empêchements étaient représentés par les textes corrompus en amont (pages manquantes) ou en aval (des erreurs commises lors de l'impression), la méconnaissance de la langue source, la pratique du recours à une langue relais (nombre de traducteurs ne sont que des « traducteurs de traducteurs ») etc. Toutefois, face à une multitude de défis, le traducteur de la Renaissance a mis en place une stratégie qui est toujours d'actualité : les notes du traducteur.

Le volume discuté ici comprends aussi deux articles qui traitent de l'incertitude dans la traduction médicale, à savoir *(Re)penser l'enseignement de la traduction professionnelle dans un master français : l'exemple des zones d'incertitudes en traduction médicale* (par Joëlle Popineau) et, à une certaine distance, *Variation dénominative et familiarité en tant que source d'incertitude en traduction médicale* (les trois auteurs étant Esperanza Alarcón-Navío, Clara Inés López-Rodríguez et Maribel Tercedor-Sánchez). Le premier article analyse la traduction des notices de médicaments sous un angle décidément didactique tandis que le second utilise des bases de données terminologiques (VariMed, CombiMed) axées sur les motivations cognitives et communicatives de la variation dénominative et la manière dont elles se reflètent dans les variantes terminologiques d'un concept. La perception de la familiarité des différents termes médicaux pour les profanes en médecine est rendue (d'après les résultats expérimentaux) en paramètres de familiarité : caractéristiques du sujet, contexte extra-linguistique, traits textuels – situation communicative et caractéristiques du terme. La conclusion en est que les termes désignant les maladies les plus courantes sont souvent les plus familiers (sauf les termes spécialisés à racine gréco-latine).

Michel Rochard, auteur de *La capacité d'assertion garrantie ou la fin (provisoire) de l'incertitude*, propose un enrichissement de la théorie interprétative (de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer) par les concepts et méthodes de la théorie de l'enquête de John Dewey (*Logic : The Theory of Inquiry*, 1938), afin de lever les incertitudes qui, à son avis, entourent cette école de traduction.

Isabelle Collombat (*Doute et négociation : la perception des traducteurs professionnels*) fait appel à la statistique pour rendre compte de la gestion du doute parmi les traducteurs, des différences genrées (hommes / femmes) en matière de confiance de soi, des différences selon l'expérience, selon le domaine de spécialité, selon le contexte d'exercice etc., tandis que Ineke Wallaert provoque le lecteur à une prise de conscience herméneutique dans son article intitulé *Hermeneutic Uncertainty and Prejudice*. Le côté didactique s'entrelace avec le côté philosophique (l'herméneutique heideggerienne et gadamérienne) pour démontrer que la description philosophique des fonctionnements du préjugé peut constituer un outil pédagogique efficace dans le traitement de l'ambiguïté du texte source.

*Quelques certitudes sur la préservation de l'incertitude dans le texte traduit* s'attache à la question de la (dés)ambiguïtation à partir d'une série de textes poétiques comparés avec leurs traductions. L'auteure, Muguraș Constantinescu, envisage la traduction du français vers le roumain (*Salut* de Mallarmé traduit par Alexandru Philippide, Ștefan Augustin Doinaș et Șerban Foartă ; *Les grenades* de Valéry – traducteurs : Petre Solomon et Ștefan Augustin Doinaș ; un texte dadaïste de Tristan Tzara traduit par Irina Mavrodin) aussi bien que la traduction du roumain vers le français (une auto-traduction de Gherasim Luca).

Avant de commencer son analyse proprement-dite, Muguraș Constantinescu ancre sa délibération dans la thématique du volume tout en rendant compte de la richesse polysémique du mot *incertitude*. La chercheuse distingue deux séries synonymiques (l'une proche, l'autre plus éloignée du sens primaire du mot), qui va de l'*hésitation* jusqu'à la *vulnérabilité*, et choisit (avec Abou Fadel et Awaiss, 2005), de promouvoir l'idée qu'en traduction le « flou » n'est pas toujours « néfaste ou négatif » (p. 188). Dans la lignée de la « prático-théorie » de la traduction élaborée par Irina Mavrodin (2006), qui suppose une incertitude et une ambiguïté assumées, l'analyse qui suit cherche dans les textes visés des arguments en faveur de la traduction en tant que « lecture plurielle ». Les poètes-traducteurs, auteurs des versions examinées, peuvent s'en tenir aux textes sources ou, au contraire, s'en éloigner, mais ce qui caractérise l'ensemble des traductions c'est la préservation de l'ambiguïté et la création des ambiguïtés nouvelles, ponctuelles. Traduction programmée, traduction paradoxale, réécriture, littéralisme, ambiguïtation, obscurcissement – occupent une place de choix parmi les stratégies de traduction identifiées par la chercheuse roumaine dans son corpus.

La traduction poétique fait ensuite place dans les pages de la revue à la traduction automatique, vue en opposition avec la traduction humaine (*Des zones d'indécidabilité dans la traduction automatique et dans la traduction humaine*, par

Silvia Kadiu). À partir d'un extrait de *Traduire au XXI<sup>e</sup> siècle* d'Henri Meschonnic et sa traduction en anglais, l'article mentionné ci-dessus examine le concept d'indécidabilité de Jacques Derrida dans les deux types de traduction – humaine et automatique – qui s'avèrent assez similaires, contre toute attente. La programmabilité et l'indécidabilité sont des caractéristiques communes à la traduction automatique et à la traduction humaine, par exemple. Si l'intervention humaine est omniprésente à tous les stades du fonctionnement de la traduction machine, la plupart des outils de traduction automatique, en revanche, reposent sur un processus décisionnel analogue au système cognitif humain (les deux reposant sur la sélection de termes en fonction d'une combinaison complexe de paramètres sémantiques, grammaticaux et contextuels). Enfin, « [t]out comme la traduction automatique, la traduction humaine s'appuie sur la mécanicité du langage, sur la répétabilité du signe. » (p. 213) Le doute, en tout cas, n'est pas l'apanage exclusif des humains.

Le dernier texte dans cette remarquable collection d'articles adresse une question : *La réception ambivalente de Orientalism d'Edward Saïd dans le monde arabe – une question de traduction ?* Faiza El Qasem englobe dans sa réponse une prise en compte de la visibilité du traducteur et de sa subjectivité. La voix du traducteur comme instance préfacielle est examinée à travers les éléments paratextuels des versions arabes de l'essai *Orientalism*.

L'autre rubrique du journal (*Documentation*), qui regroupe six comptes rendus signés par Jeanne Dancette, Hong Diao, Valérie Florentin, Jiehai Liu and Zhijie Chen, Iván Villanueva Jordán, Chantale Marchand, signale des nouveautés sur le marché du livre traductologique, donnant un regard critique très judicieux sur les ouvrages concernés, ce qui s'inscrit pleinement dans la tradition de la revue.

Ce numéro de mai 2016 de *Meta* restera, sans aucun doute, un important point de repère en traductologie.